

Bulletin officiel de l'Association générale des étudiants de Paris

L'UNIVERSITÉ DE PARIS

REVUE MENSUELLE

PARAISANT LE 1^{er} DU MOIS

SOMMAIRE

	Pages		Pages
Le Banquet du 11 mai	67	Conférence de M. Germain Bapst	73
Discours de M. H. Poincaré	69	Conférence de M. Fougères	74
La Coopération en Autriche	67	Section des Lettres	75
La Protection légale des employés de commerce	69	Service médical	75
Réunions du Comité	73	Bibliographie	76
		Liste de nouveaux membres actifs	80

Rédaction et Administration : 43, RUE DES ÉCOLES (V^e) — Téléphone 307-40

Un an 6 fr.
Le numéro 0 fr. 50

L'UNIVERSITÉ DE PARIS

REVUE MENSUELLE

BULLETIN DE L'ASSOCIATION



Le Banquet du 11 Mai

1903



LE dix-neuvième banquet annuel de l'A., a eu lieu le lundi 11 mai, au restaurant Bonvalet, sous la présidence de M. H. POINCARÉ, de l'Institut, professeur à la Faculté des Sciences.

Une centaine de camarades, jeunes et vieux, avaient répondu à l'appel de la Commission des fêtes.

A la table d'honneur avaient pris place, aux côtés de M. Poincaré : M. Combarieu, directeur du cabinet de M. le Ministre de l'Instruction publique ; M. Danet, bâtonnier de l'Ordre des avocats ; MM. les Professeurs des Facultés : Esmein, de l'Institut, Saleilles, Bourguin, Ambroise Colin, Carpentier, de la Faculté de Droit ; Vélain, de la Faculté des Sciences ; Lafaye, de la Faculté des Lettres ; Albert Métin, professeur à l'École coloniale, ancien secrétaire du Comité de l'A. ; les anciens présidents du Comité : Chaumeton, Laurent, Tissier, Leduc, Gouffier, etc., etc.

A l'heure des toasts, Léon Delamarche, le nouveau président de l'A., se lève et d'un mot remercie les personnes présentes de l'empressement qu'elles ont mis à répondre à notre invitation. Il exprime le vif regret que nous cause l'absence de quelques-uns de nos membres honoraires et amis les plus chers. Il donne lecture des lettres d'excuses.

M. Ravisse, président d'honneur de l'A., nous écrit : †

« Je ne suis pas libre lundi et je regrette beaucoup de ne pas prendre place à côté de l'illustre président de votre

banquet... Vous savez d'ailleurs que vous pouvez compter sur l'affection et le dévouement de votre vieil ami. »

M. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris :

« Je suis très touché de la pensée que vous avez eue, vous et vos camarades, de me convier à votre banquet... Vous savez quelles ont été les sympathies de l'ancien Directeur de l'Enseignement supérieur pour l'Association générale des Étudiants, celles du Vice-Recteur ne sont pas moindres, et j'aurais accepté votre invitation avec le plus grand plaisir, si, à la date du 11 mai, je ne devais être appelé hors de Paris par les obligations de ma fonction... »

M. Casimir-Périer, qui présida l'an dernier notre banquet :

« Je vous remercie de votre lettre d'hier, qui me rappelle très aimablement ce qui, à vos yeux, était une promesse et pour moi un désir. Oui, j'aurais voulu me retrouver cette année beaucoup moins dans les honneurs et beaucoup plus au milieu de tous vos camarades. La date du 11 de ce mois m'enlève cette espérance. Mes regrets sont très sincères, mais je ne veux pas vous envoyer que des regrets et je vous renouvelle mes souhaits de me rendre au milieu de vous... »

Jusqu'au dernier moment, nous espérions avoir l'honneur de compter parmi nos invités, MM. Dausset, ancien président du Conseil municipal, et Bellan, syndic. Deux dépêches, parvenues dans la soirée, nous apportent les regrets de MM. Dausset et Bellan, retenus au Conseil municipal.

M. Appell, doyen de la Faculté des Sciences, souffrant, nous a adressé une lettre charmante qui nous fait regretter doublement son absence : nous eussions voulu fêter un grand mathématicien avec le concours d'un autre grand mathématicien.

D'autres lettres d'excuses nous sont parvenues, de MM. les doyens Glasson et Debove, de MM. Aymonnier, directeur de l'École coloniale, et Regnard, directeur de l'Institut agronomique, de MM. les professeurs Brouardel et Pinard, de la Faculté de Médecine, Ch. Gide, Lyon-Caen, Cauwès, Fernand Faure, Weiss, Larnaude, Massigli, May, Thaller, Estoublon, Girard, Deschamps, de la Faculté de Droit ; Lanson, Henry Michel, Thomas, Lévy-Bruhl, Reynier, Brunot, Fougères, Lemonnier, Egger, Decharme, Cartault, V. Henry, E. Courbaud, de la Faculté des Lettres ; de MM. Varagnac, conseiller d'Etat,

Desoyer, maire de Saint-Germain, Clunet, Debrie, Mutel, conseils de l'A., Ch. Buchet, directeur de la Pharmacie centrale de France, etc., etc.

Lorsque la lecture de ces lettres est terminée, M. Poincaré, se levant, prononce un discours magistral et profondément pensé, fréquemment interrompu par les applaudissements de nos camarades.



Discours de M. Poincaré

MESSIEURS,

Je ne saurais vous dire combien je suis sensible à l'honneur que vous me faites aujourd'hui. Il y a des hommages dont il faut se défler, parce qu'ils ne sont pas désintéressés et qu'ils ont de tristes lendemains. Il n'en est pas ainsi de ceux qui nous viennent de la jeunesse ; vos sympathies sont sincères et spontanées, autant qu'elles sont chaleureuses, et le plaisir qu'elles nous donnent est sans mélange.

J'ai dit sans mélange, mais est-ce bien vrai?... Cela serait vrai s'il n'y avait pas le discours ; mais, hélas ! ce discours est une tradition à laquelle, pour votre malheur, je suis obligé de me conformer. J'ai lu le petit volume que vous avez publié à l'occasion de l'Exposition de 1900 et où vous avez réuni les allocutions prononcées par les présidents de vos banquets annuels ; cette lecture m'a causé un vif plaisir, qui eût été bien plus vif encore, si j'avais pu la faire sans préoccupation. Mais je vous avouerai que si j'étais flatté de me trouver en pareille compagnie, j'en étais aussi très embarrassé.

Et même au premier moment, c'est ce dernier sentiment qui dominait et je me disais : Pourvu qu'on ne fasse pas une autre Exposition, qui entraînerait un nouveau livre, quelle figure y ferais-je, mon Dieu !

Ajouterai-je qu'il est difficile de vous dire quelque chose de nouveau et que je ne pourrais que répéter beaucoup moins bien ce que vous avez déjà entendu. Non, car cette plainte elle-même ne serait pas nouvelle ; je la trouve dans tous les discours que vous avez fait imprimer, sauf dans le premier, bien entendu. Tel l'Académicien qui, chaque année, est obligé de louer la vertu, regrette d'être venu trop tard, sous une coupole trop vieille, où tout a été déjà dit.

Et puis, j'ai réfléchi que je ne dois pas m'effrayer d'être appelé, moi, scientifique, à succéder à tant de maîtres de la parole, que c'est au contraire une raison de n'être pas intimidé. L'Académicien, loueur de la vertu, a certes le droit de l'être, parce que son public attend de lui qu'il égale ses devanciers. Comme vous n'attendez de moi rien de pareil, ce qui serait par trop déraisonnable, je sais que

je puis compter sur votre indulgence et que vous ne me demandez que de parler sincèrement.

Quoi qu'il en soit, puisque mon tour est venu, il faut que, comme je ne sais dans quel jeu de société, je vienne après les autres vous dire pourquoi j'aime la jeunesse. Eh bien, j'aime la jeunesse parce qu'elle n'a pas peur de la Vérité.

Ceux qui en ont peur pourtant sont nombreux parmi nous, je veux dire parmi les vieux, parmi les gens sérieux, et les véritables hommes pratiques jugeront même sans doute qu'à cette condition seulement l'on peut se dire sérieux. Nous autres, en effet, nous savons que la vérité est quelquefois décevante, que c'est un fantôme qui ne se montre à nous un instant que pour nous fuir sans cesse, qu'il faut la poursuivre plus loin et toujours plus loin, sans jamais pouvoir l'atteindre. Et cependant pour agir il faut s'arrêter, ἀνγκυλιῶσαι, comme a dit je ne sais plus quel grec, Aristote ou un autre. Nous savons aussi combien elle est souvent cruelle et nous nous demandons si l'illusion n'est pas non seulement plus consolante, mais plus fortifiante aussi; car c'est elle qui nous donne la confiance. Quand elle aura disparu, l'espérance nous restera-t-elle et aurons-nous le courage d'agir? C'est ainsi que le cheval attelé à un manège refuserait certainement d'avancer si on ne prenait la précaution de lui bander les yeux. Et puis, pour chercher la vérité, il faut être indépendant, tout à fait indépendant. Si nous voulons agir, au contraire, si nous voulons être forts, il faut que nous soyons unis. Voilà pourquoi plusieurs d'entre-nous s'effraient de la vérité; ils la considèrent comme une cause de faiblesse. Mais je m'aperçois que j'ai l'air d'approuver leurs raisons et de vous recommander de faire comme eux. Non, non, pas du tout, c'est vous qui avez raison, il ne faut pas avoir peur de la vérité.

Vous n'avez pas à craindre que le vent qui souffle d'elle arrête votre exubérante activité, qu'il glace vos généreux enthousiasmes. Vos enthousiasmes sont plus solides que cela, rien ne peut les arracher de vos cœurs, parce qu'ils font pour ainsi dire partie de vous-mêmes et qu'ils ne s'éteindront qu'avec votre jeunesse. De même votre besoin d'agir vous vient de la plénitude de vie qui est en vous. Rien ne peut le détruire, pas plus que rien n'aurait pu vous empêcher de jouer et de gambader quand vous aviez quinze ans de moins.

Les organismes débilités par l'âge ou la maladie fuient les courants d'air et se calfeutrent. Mais un corps jeune et sain recherche le grand air qui, loin de l'affaiblir, le vivifie. De même le grand air de la vérité vous fera une poitrine plus robuste, parce que vous êtes assez forts pour le supporter.

Et, non seulement vous avez raison, mais nous avons tort. Nous craignons que l'humanité, éternellement déçue, ne finisse par se lasser et par s'arrêter, mais c'est nous qui sommes las, parce que

nous sommes vieux. L'humanité, elle, est éternellement jeune, parce qu'elle se renouvelle sans cesse. Quand un combattant est fatigué, un autre est prêt à prendre sa place dans le rang et l'armée peut marcher toujours sans se lasser jamais. Nous l'oublions parfois ; des fêtes comme celle d'aujourd'hui nous le rappellent et nous montrent combien nos craintes étaient vaines.

Quand je parle ici de la vérité, sans doute je veux parler d'abord de la vérité scientifique ; mais je veux parler aussi de la vérité morale, dont ce qu'on appelle la justice n'est qu'un des aspects. Il semble que j'abuse des mots, que je réunis aussi sous un même nom deux objets qui n'ont rien de commun ; que la vérité scientifique qui se démontre ne peut, à aucun titre, se rapprocher de la vérité morale qui se sent.

Et pourtant je ne puis les séparer et ceux qui aiment l'une ne peuvent pas ne pas aimer l'autre. Pour trouver l'une, comme pour trouver l'autre, il faut s'efforcer d'affranchir complètement son âme du préjugé et de la passion, il faut atteindre à l'absolue sincérité. Ces deux sortes de vérités, une fois découvertes, nous procurent la même joie ; l'une et l'autre, dès qu'on l'a aperçue, brille du même éclat, de sorte qu'il faut la voir ou fermer les yeux. Toutes deux enfin nous attirent et nous fuient ; elles ne sont jamais fixées ; quand on croit les avoir atteintes, on voit qu'il faut marcher encore et celui qui les poursuit est condamné à ne jamais connaître le repos.

Il faut ajouter que ceux qui ont peur de l'une, auront peur aussi de l'autre ; car ce sont ceux qui, en toutes choses, se préoccupent avant tout des conséquences. En un mot, je rapproche les deux vérités, parce que ce sont les mêmes raisons qui nous les font aimer et parce que ce sont les mêmes raisons qui nous les font redouter.

Ces dernières raisons, je vous en ai déjà dit un mot ; le souci exclusif de la vérité risque de nous rendre plus faibles, et nous avons besoin d'être forts. Il semble qu'il y ait une antinomie entre nos deux aspirations les plus chères ; nous voulons être sincères et servir la vérité ; nous voulons être forts et capables d'agir. J'espère que cette antinomie n'est qu'apparente et qu'elle n'est pas insoluble. Mais il y a des moments où le conflit devient aigu et où l'on désespère de trouver une solution.

De là les violences des passions soulevées par une affaire récente, Des deux côtés, la plupart étaient animés de nobles intentions ; des deux côtés on défendait un idéal digne de respect et on avait des raisons sérieuses de le croire menacé. Mais c'est justement pour cela que chacun jugeait ses adversaires criminels ; aussi que de haines et que d'injures !

Si jamais devait éclater un nouveau conflit du même genre, souhaitons que nous soyons plus justes les uns pour les autres.

Mais ce n'est pas assez; ces deux aspirations qui toutes deux sont nobles, il faudrait les concilier; nous ne pouvons sacrifier ni l'une ni l'autre; nous ne pouvons sacrifier la force, car il ne suffit pas d'aimer la vérité, il faut combattre pour elle, sans quoi nous ne serions que d'inutiles rêveurs. Nous ne pouvons pas non plus sacrifier la vérité; car la patrie n'est pas un simple syndicat d'intérêts; ce qui lie entre eux les hommes d'une même terre et en fait une nation, ce ne sont pas les intérêts communs, ce sont les idées communes; c'est ce je ne sais quoi qui fait que la pensée d'un légitimiste ou celle d'un républicain est toujours une pensée française et qu'elles sont, malgré tout, plus proches l'une de l'autre que la pensée d'un monarchiste prussien ou d'un démocrate allemand.

Or, justement, ce qui a fait la grandeur de la France, c'est que dans mainte circonstance mémorable, elle n'a pas eu peur de la vérité; voilà d'où sont sortis les traits essentiels qui caractérisent l'idée française. Aussi la conciliation dont je parle est-elle pour nous, Français, plus désirable et plus nécessaire que pour d'autres, et peut être aussi moins difficile.

De l'autre côté du Rhin, il n'en est pas de même; c'est là pour nous une noblesse, mais c'est en même temps un danger. Là-bas, la science, la science historique surtout, n'est pas toujours cultivée pour elle-même; elle est avant tout une machine de guerre; de même leurs associations d'étudiants sont autant de machines de guerre. L'orgueil national, la haine de l'étranger, sont les sentiments dominants qui les inspirent.

Quel contraste avec notre association à nous, si hospitalière, si ouverte à tous; qui, en tant que corps au moins, ignore toutes les haines. Devons-nous le regretter? Non, cesser d'être hospitalier, ce serait cesser d'être français. Si, au dix-huitième siècle, l'esprit français avait pénétré partout, c'est parce qu'il était aimable et aujourd'hui encore nous ne pouvons mieux servir la France qu'en la faisant aimer.

Bien entendu, il faut vous garder d'un banal cosmopolitisme; il faut qu'à votre contact, nos hôtes étrangers sentent qu'il y a une âme française et que cette âme est toujours vivante. Sans cela, ils aimeraient la France sans doute, mais ils l'aimeraient comme une hôtellerie confortable où l'on dîne bien et où l'on s'amuse. Ce n'est pas cela qu'il nous faut. Il faut qu'ils l'aiment parce qu'ils l'estiment et parce qu'ils sympathisent avec sa pensée.

Que faut-il faire pour concilier nos deux aspirations? Il suffit de faire à chacune d'elles, sa part légitime. Il ne faut jamais soumettre sa pensée. Je m'arrête ici pour une explication; je serais désolé d'avoir, par cette dernière phrase, choqué ceux d'entre vous qui sont croyants. Ceux qui croient sincèrement ne ferment pas les yeux de parti pris, car ils sont persuadés que ce qu'ils verraient en les ouvrant ne ferait que confirmer leur foi. Ils ne soumettent leur

pensée qu'à ce qu'ils croient être la vérité. Ils ont donc droit à tous nos respects.

Ce que je dis, c'est qu'il ne faut soumettre sa pensée, ni à un préjugé, ni à une formule, ni à l'opinion, ni à une coterie quelle qu'elle soit, ni à une passion haineuse.

De même il faut être d'un parti, mais il faut conserver assez de liberté d'esprit pour le juger, il ne faut pas croire *a priori* que son parti a toujours raison. On peut le servir tout en le jugeant et même on le servira mieux en le jugeant. Hélas ! à quelque parti que vous apparteniez, vous ne serez que trop souvent obligés de le juger sévèrement.

Voilà ce que nous devons à la vérité, et voici maintenant ce que nous devons à l'obligation d'être forts.

Si vous ne devez jamais soumettre votre pensée, vous devez soumettre vos actions à la discipline. Certes, c'est là un dur sacrifice pour ceux dont la pensée est libre, mais c'est un sacrifice indispensable. On prétend que quelques-uns d'entre vous commencent à trouver trop lourd le devoir militaire, non parce qu'ils reculent devant la peine ou la fatigue, mais parce que leur volonté est rebelle à toute contrainte. J'espère qu'il n'en est rien. Si réellement votre idéal ne vous permettait pas d'obéir, oh ! alors, votre idéal serait bien malade, puisque vous seriez hors d'état de le défendre. Le jour où la France n'aura plus de soldats, mais seulement des raisonneurs, Guillaume II sera le maître de l'Europe. Croyez-vous donc que Guillaume II ait les mêmes aspirations que vous ? Comptez-vous qu'il usera de sa puissance pour défendre votre idéal ? Ou bien est-ce dans les peuples que vous mettez votre confiance et espérez-vous qu'ils communiqueront un jour dans le même idéal ? C'était aussi ce que l'on espérait en 1869. Ne vous imaginez pas que ce que les Allemands appellent droit ou liberté, ce soit la même chose que ce que nous appelons des mêmes noms. Et quand même tous les peuples marcheraient vers un même idéal, cela ne nous dispenserait pas d'être forts. Si cela est vrai, et si cet idéal est le nôtre, c'est nous qui marchons en tête. Il faut alors que les autres nous suivent. Ils nous suivront si nous sommes forts, ils ne nous suivront pas si nous sommes faibles. Oublier la patrie, ce serait donc aussi trahir l'idéal et la vérité. Sans les soldats de l'an II, que serait-il resté de la Révolution ?

J'arrive ainsi à une question qui pour nous est la plus douloureuse de toutes. Chaque génération se demande avec angoisse si celle qui la suit laissera son œuvre interrompue. Or, la nôtre, hélas ! est à peine commencée. Cruellement frappés au moment d'arriver à l'âge d'homme, mes contemporains se sont mis à l'ouvrage pour réparer le désastre. Les Français avaient beau s'entre-déchirer, ils avaient du moins un espoir commun. Les années ont passé et la délivrance n'est pas venue. Et alors nous nous demandons si vous

avez hérité de ce rêve, sans quoi tous nos sacrifices auraient été inutiles. Peut-être regardez-vous d'un œil presque indifférent ce qui nous paraissait l'intolérable injustice, peut-être ce qui était pour nous une plaie saignante, n'est-il pour vous qu'un fâcheux souvenir historique, comme les lointains désastres d'Azincourt ou de Pavie.

Voilà ce que nous craignons; entraînés vers d'autres régions par la libre recherche de la vérité, n'allez-vous pas légitimer le fait accompli en l'acceptant comme tout naturel? Et alors nous voudrions vous retenir et au besoin vous détourner de cette libre recherche. Mais non, nous avons tort d'avoir peur. Certes vous ne pouvez ressentir comme nous l'affront déjà ancien; mais plus vous aimerez la vérité, plus vous ressentirez l'atteinte au droit, puisque le droit est éternel.

Si nous ne devons pas avoir peur de la vérité morale, à plus forte raison il ne faut pas redouter la vérité scientifique. Et d'abord elle ne peut être en conflit avec la morale. La morale et la science ont leurs domaines propres qui se touchent mais ne se pénètrent pas. L'une nous montre à quel but nous devons viser, l'autre, le but étant donné, nous fait connaître les moyens de l'atteindre. Elles ne peuvent donc jamais se contrarier puisqu'elles ne peuvent se rencontrer. Il ne peut pas y avoir de science immorale, pas plus qu'il ne peut y avoir de morale scientifique.

Mais si l'on a peur de la science, c'est surtout parce qu'elle ne peut nous donner le bonheur. Evidemment non, elle ne peut pas nous le donner et l'on peut se demander si la bête ne souffre pas moins que l'homme. Mais pouvons-nous regretter ce paradis terrestre où l'homme, semblable à la brute, était vraiment immortel puisqu'il ne savait pas qu'on doit mourir? Quand on a goûté à la pomme, aucune souffrance ne peut en faire oublier la saveur, et on y revient toujours. Pourrait-on faire autrement? Autant demander si celui qui a vu, peut devenir aveugle et ne pas sentir la nostalgie de la lumière. Aussi l'homme ne peut être heureux par la science, mais aujourd'hui il peut bien moins encore être heureux sans elle.

N'ayez donc pas peur de la vérité; ce que vous lui devez peut se concilier avec vos autres devoirs; la conciliation ne se fera pas sans sacrifices, sans efforts, mais à votre âge, on a du courage; votre généreuse ardeur vous rendra facile ce qui excéderait nos forces déclinantes. Nous pouvons donc compter sur vous et c'est plein de confiance dans la jeunesse, que je lève mon verre pour boire à l'Association générale des Étudiants.

Delamarche répond à M. Poincaré, le remercie encore d'avoir bien voulu présider notre banquet, et il soulève les applaudissements de tous quand il déclare que l'A. est l'un des seuls groupements du quartier où tout étudiant peut entrer quelles que soient les opinions qu'il professe.